

Lamartine, sa mère et son époque

Anne-Marie Doucet et Guy Fossat

Pôle Lamartine - Académie de Mâcon

Sommaire

- Avant-propos

1 - Les Lamartine : une famille noble qui traverse la Révolution, l'Empire, la Restauration sans grands dangers

2 - Françoise-Alexis dite Alix Des Roys de Lamartine

2.1 - L'enfance et l'adolescence

2.2 - Alix et Pierre de Lamartine

2.3 - Ses activités

3 - Alphonse de Lamartine

3.1 - L'enfance et l'adolescence

3.2 - Les années d'errance

3.3 - Le renouveau

3.4 - Les années de bonheur : 1820-1829

4 - La disparition tragique d'Alix

- Conclusion

- Bibliographie

Avant-propos

"Ces pages écrites par elle, nous les dédions uniquement à la famille de cette belle, tendre et pieuse mère, qui épancha le trop-plein de son cœur dans ces pages de ses cahiers, sans prévoir qu'elle n'aurait pas le temps de les brûler à la fin de sa vie. Ce manuscrit n'a d'intérêt que pour ceux et pour celles à qui cette vertueuse femme a transmis une goutte de son sang ou une parenté de son âme."

Le Manuscrit de ma mère, Avertissement, 1858

Cette causerie, « *Lamartine, sa mère et son époque* », s'inscrit comme prologue dans le cadre de l'inauguration de l'exposition organisée par le Musée du Prieuré de Salles-Arbuissonnas-en-Beaujolais.

Pour guider cette « causerie » - en fait, un exposé à deux voix - notre angle d'approche sera le suivant : il s'agira de présenter à la fois le contexte de l'époque dans laquelle vit la Famille Lamartine au sens élargi ; et, de présenter simultanément, la manière dont se déroulent les relations entre Lamartine et sa mère (Alix Des Roys), considérés comme les deux protagonistes centraux de ce sujet.

Le constat premier caractérisant le contexte social et politique dans lequel se trouve insérée la Famille Lamartine pourrait être ramené à la formule suivante : **cette famille noble traverse la Révolution, l'Empire, la Restaurations sans grands dangers.**

Elle est elle-même témoin ou acteur de ce contexte ; ou, autrement dit, dans ses écrits ou dans les écrits de ses proches, elle prend place et position dans ce contexte.

1- D'une manière générale, les biens de la Noblesse ont été moins bouleversés que ceux de l'Église.

Deux facteurs liés ont évité aux Lamartine des menaces violentes voire mortelles, auxquelles n'ont pas échappé les nobles qui opposaient une résistance ouverte aux autorités révolutionnaires (et plus tard, impériales) ou qui choisissaient - honte - l'Emigration.

- **Premier facteur** : les convictions de la Famille Lamartine - mises à part certaines d'Alix des Roys - s'inspiraient des idées libérales et rénovatrices des philosophes de leur temps comme Rousseau ou Voltaire.

Alix était la seule à soutenir une Monarchie absolue, alors que son mari et ses beaux-frères étaient favorables à une monarchie constitutionnelle et parlementaire. « Ils étaient partisans d'un gouvernement constitutionnel, d'une représentation nationale, de la fusion des ordres de l'État en une seule nation soumise aux mêmes lois et aux mêmes impôts. » (*Les Confidences*)

Quelques mots sur ces personnages dans la proximité desquels vivait Alphonse, ou sous l'autorité desquels il était placé.

« Mon grand-père et mes oncles surtout avaient la sève de la Révolution dans l'esprit », écrit-il dans ses *Confidences*.

- Son grand-père apporte une grosse richesse grâce, d'une part à ses biens dans le Mâconnais, et d'autre part grâce à son union avec une riche héritière de Franche-Comté.

- Son père, Louis des Pratz, officier de la Garde de Louis XVI, fidèle à son roi, mais espérant que les « émotions populaires » seraient de courte durée et que la monarchie des Bourbons pourrait se réformer sous l'effet de certains ministres.

- son frère François-Louis, l'aîné, dit « l'oncle terrible » par Alphonse,

- son frère cadet, Jean-Baptiste l'abbé de Lamartine, installé au château de Montculot dont héritera Alphonse

- ses tantes : Sophie, Suzanne et Charlotte.

- **Second facteur** : ils ont refusé l'Émigration, fuite qui leur paraissait déshonorante et, dirait-on sans doute aussi, « antipatriotique ».

De ce fait, leurs biens et leurs personnes ont peu souffert des troubles révolutionnaires.

2 - De manière concomitante, la place de la Noblesse d'Ancien régime s'adapte et reste influente. Tel est le cas au cours des régimes qui couvrent la période concernée par notre sujet (stricto sensu, de 1790, date de naissance d'Alphonse, jusqu'à 1829, date du décès accidentel de sa mère). Et un peu au-delà, la période qui couvre la Monarchie de Juillet, la brève Seconde République, la mise à l'écart politique de Lamartine et la prise du pouvoir par Louis-Napoléon Bonaparte, instituant le Second Empire, sous le nom de Napoléon III.

Dans ce contexte à la fois *global* - à l'échelle de la société française - et, *particulier* à l'échelle des Lamartine, Alphonse et sa mère s'emploient à tirer « leurs épingles du jeu. »

Pour Alphonse, le cheminement va d'une adhésion marquée à la Monarchie restaurée, guidée par la Charte et jusqu'à des aspirations républicaines autour de 1830 et enfin, à un basculement dans ce camp, en tant que député, autour de 1843. Il publie *l'Histoire des Girondins* en 1847.

. 1 - Les Lamartine : une famille noble qui traverse la Révolution, l'Empire, la Restauration sans grands dangers

Quelques repères sur cette période : événements nationaux et familiaux vus par Lamartine dans *Les Confidences* ou par sa mère dans le *Manuscrit de ma mère*.

- **La Révolution de 1789** - « Ils (mes parents) furent unis au moment même où la Révolution allait ébranler tous les établissements humains et le sol même sur lequel on les fondait.

Déjà l'Assemblée constituante était à l'œuvre. Elle sapait avec la force d'une raison pour ainsi dire surhumaine les privilèges et les préjugés sur lesquels reposait l'ancien ordre social en France.

Déjà ces grandes émotions du peuple emportaient, comme des vagues que le vent commence à soulever, tantôt Versailles, tantôt la Bastille, tantôt l'Hôtel de Ville de Paris.

Mais l'enthousiasme de la noblesse [elle] même pour la grande régénération politique et religieuse subsistait encore. Malgré ces premiers tremblements du sol, on pensait que cela serait passager. On n'avait pas d'échelle dans le passé pour mesurer d'avance la hauteur qu'atteindrait ce débordement des idées nouvelles. » (*Les Confidences*)

- **Les Émigrés** - « A cette époque l'émigration n'était pas, comme elle le devint plus tard, un refuge contre la persécution et la mort. C'était une vogue universelle d'expatriation qui avait saisi la noblesse française. L'exemple donné par les princes devenait contagieux. (...) Mon père eut le courage d'esprit et une grande fermeté de caractère pour résister à cette folie épidémique qui prenait le nom d'honneur. Il se refusa à émigrer. » (*Les Confidences*)

- **Napoléon** - « En 1814, j'étais entré dans la maison militaire du roi Louis XVIII, comme tous les jeunes gens de mon âge dont les familles étaient attachées, par le souvenir, à l'ancienne monarchie. Je faisais partie des corps de cette garde qui devait marcher contre Bonaparte à Nevers, puis à Fontainebleau, puis enfin, défendre Paris avec la garde nationale. (...)

On fait grimacer indignement l'histoire depuis quinze ans sur ce retour de Bonaparte, soi-disant triomphal à Paris aux applaudissements de la France. C'est un mensonge convenu qui n'en est pas moins un grossier mensonge.

La vérité, c'est que la France étonnée et consternée fût conquise par un des souvenirs de gloire qui intimidèrent la nation, et qu'elle fut rien moins que soulevée par son amour et par son fanatisme pour l'empire. Ce fanatisme, alors, n'existait que dans les troupes, et encore dans les rangs subalternes seulement. La France était lasse de combats pour un homme ; elle avait salué Louis XVIII, non pas le roi de la contre-révolution, mais le roi d'une constitution libérale. Tout le mouvement interrompu de la révolution de 1789 recommençait pour nous depuis la chute de l'empire. Le retour de Bonaparte amenait le retour du régime militaire et de la tyrannie. » (*Les Confidences*)

- **Les idées de transformation politique** - « La famille de mon grand-père donnait peu de prétextes à la persécution. Aucun de ses membres n'avait émigré (...) Son fils aîné, ainsi que son second fils, l'abbé de Lamartine, élevés l'un et l'autre dans les doctrines du dix-huitième siècle, avaient sucé, dès leur enfance, le lait de cette philosophie qui promettait au monde un ordre nouveau. Ils étaient de cette partie de la jeune noblesse qui recevait de plus haut et qui propageait avec le plus d'ardeur les idées de transformation politique. » (*Les Confidences*)

- **Le partage de la Propriété** - « La fortune de mon grand-père, dans les intentions comme dans les usages du temps, avait dû passer tout entière à son fils aîné.

Mais les lois nouvelles ayant annulé les substitutions et supprimé le droit d'aînesse, et les vœux de pauvreté faits par mes tantes, sœurs de mon père, se trouvant nonavenus devant la loi, la famille dut procéder au partage des biens. Ces biens étaient considérables, tant en Franche-Comté qu'en Bourgogne.

Mon père prit le parti de renoncer à la succession, et à s'en tenir à la très modique légitime que son contrat de mariage lui avait assuré. Il se fit pauvre, n'ayant qu'un mot à dire pour se faire riche. Les biens de la famille furent partagés. Chacun de ses frères et sœurs eut une large part.

Il n'en voulut rien ; il resta, pour tout bien, avec la petite terre de Milly, qu'on lui avait assignée en se mariant, et qui ne rendait alors que deux ou trois mille livres de rentes. La dot de ma mère était modique. » (*Les Confidences*)

- **Le chef de famille** : « Mon beau frère, le chef de famille, M. de Lamartine, est mort dimanche dernier à onze heures, il avait près de quatre-vingts ans. Il a conservé jusqu'au terme sa vigoureuse tête. C'était un homme d'esprit très supérieur et très cultivé ; il avait des connaissances presque universelles, sa conversation était prodigieusement intéressante et étendue ; il avait régné toute sa vie dans la famille et dans le monde ici. Il a laissé sa terre de Saint-Point indivise à Alphonse et Cécile, sa nièce, Mme de Cessiat ; et sa belle terre de Monceau à sa sœur Mlle de Lamartine qui la remettra à sa mort à Alphonse.

Rien ne se décidait jamais dans la famille que par lui ou d'après lui.

Cet empire absolu avait bien souvent contrarié mes vues à moi et m'avaient causé des peines sensibles soit pour les mariages de mes filles, soit pour la direction à donner à mon fils. » (*Le Manuscrit de ma mère*)

. 2 - Françoise-Alexis dite Alix des Roys

2.1. L'enfance et l'adolescence

Née le 8 Nov 1766 à Lyon. « En 1772 son père, qui s'était distingué au barreau de Lyon et qui avait exercé les fonctions de premier échevin de la ville, devint l'intendant général des domaines de la Maison d'Orléans, sa mère était nommée sous-gouvernante des enfants du duc de Chartres.

Alix, élevée par sa grand-mère maternelle et par une tante, vint, à l'âge de 10 ans, rejoindre ses parents qui habitaient l'hiver, au Palais-Royal, et l'été à Saint-Cloud, et partagea ainsi les jeux du futur

roi Louis-Philippe. » (*La mère de Lamartine*)

Lamartine note dans *le Manuscrit de ma mère* : « Saint-Cloud était pour elle son Milly, son berceau le lieu où toutes ses premières pensées avaient germé. La visite de Voltaire quand elle avait 7/8 ans, J-J Rousseau, d'Alembert, Lacroix, Mme de Genlis, Buffon, Gibbon, Grimm, Necker... »

Alix a 14 ans quand sa mère obtient du duc d'Orléans des lettres d'admission au chapitre de Saint-Martin de Salles-en-Beaujolais.

Les obligations se limitaient à porter les insignes du chapitre (petite croix qui pend à un cordon violet avec liseré d'or fixé à l'épaule par deux glands d'or, voile léger se portant « à la façon d'une parure »), rendre leurs devoirs à la prieure et assister aux offices (une heure le matin et $\frac{3}{4}$ d'heure le soir). Cette dernière astreinte n'est imposée que pendant la période dite de « rigoureuse », une sorte de noviciat. La règle autorisait les chanoinesses à passer deux mois de l'année dans leur famille.

« Les chanoinesses nobles participaient de l'état ecclésiastique sans être obligées de prononcer des vœux. Elles ne se retranchaient pas de la société, ne renonçaient point au mariage et ne promettaient aucunement de vivre dans la pauvreté. Quand elles avaient atteint l'âge de vingt cinq ans, elles étaient autorisées à tenir maison. Elles achetaient ou se faisaient construire une demeure dans l'enceinte du chapitre. Elles y avaient leur vie particulière, leur service domestique et pouvaient y recevoir des visites familiales. Les chanoinesses résidentes pouvaient d'autre part, prendre avec elles une nièce ou « aniécer » une parente dont elles assuraient la tutelle. » (*Le petit monde des Lamartine*)

Dans cet établissement se trouvait Suzanne de Lamartine, future Mme de Villard, qui recevait parfois la visite de son frère, Pierre, chevalier de Pratz, capitaine de cavalerie. Alix et Pierre firent connaissance en 1787.

Le mariage fut célébré le 7 Janvier 1790.

2.2. Alix et Pierre de Lamartine

Après les années de la révolution traversées sans trop d'encombres Pierre et Alix s'installent en 1797 à Milly que le chevalier avait reçu lors de son mariage et dont le revenu était assez modeste. Ils passent les mois d'hiver à Mâcon où naquit le 21/10/1790 Alphonse.

Alphonse dresse dans *Le Manuscrit de ma mère* :

- le portrait d'Alix : « (...) On y retrouve ce sourire intérieur de la vie, cette tendresse intarissable de l'âme et du regard et surtout ce rayon de lumière si serein de raison, si imbibé de sensibilité, qui ruisselait comme une caresse éternelle de son œil un peu profond et un peu voilé par la paupière, comme si elle n'eût pas voulu laisser jaillir toute la clarté et tout l'amour qu'elle avait dans ses beaux yeux. On comprend, rien qu'à ce portrait toute la passion qu'une telle femme dut inspirer à mon père, et toute la piété que plus tard elle devait inspirer à ses enfants. »

- le portrait de son père : « En face de la cheminée, le coude appuyé sur la table, un homme assis tient un livre à la main. Sa taille est élevée, ses membres robustes. Il a encore toute la vigueur de la jeunesse. Son front est ouvert, son œil bleu ; son sourire ferme et gracieux laisse voir des dents éclatantes. Quelques restes de son costume, sa coiffure surtout, et une certaine roideur militaire de l'attitude, attestent l'officier retiré. Si l'on n'en doutait, on n'aurait qu'à regarder son sabre, ses pistolets d'ordonnance, son casque et les plaques dorées des brides de son cheval qui brillent suspendues par un clou à la muraille, au fond d'un petit cabinet ouvert sur la chambre. Cet homme, c'est mon père. »

« Sans aucune espèce d'ambition ni de fortune ni de grade plus élevé, son idéal, c'était d'être ce qu'il était, un bon officier ; d'avoir l'honneur pour âme, le service du roi pour religion ; de passer six mois de l'année dans une ville de garnison et les six autres mois dans une petite maison à lui, à la campagne, avec sa femme et ses enfants. »

. La personnalité d'Alix de Lamartine

Au travers de ce portrait, dressé par Alphonse, on perçoit une personne très humaine, pleine de

charme. C'est une femme de devoir, d'esprit, de bon sens ; elle y joignait de la vivacité, de l'humour et même de la malice. Bien que pieuse elle n'est pas austère.

« On la croyait toujours à vingt ans, car elle n'avait que l'âge de ses impressions et ses impressions avaient l'éternelle fraîcheur de son éternelle virginité d'esprit. »

Alphonse ajoute : « Elle avait des goûts d'élégance et de raffinement en raison de l'influence de son éducation dans un milieu brillant et somptueux. »

2.3. Ses activités

Frêle et délicate, elle résistait cependant aux fatigues d'une existence surmenée et paraissait plus jeune que son âge. « Je me porte très bien et conserve tous mes goûts de jeunesse. J'aime les dîners, j'aime « l'écarté » et ne suis pas hypocrite et conviens de cela. »

- Maîtresse de maison et gestionnaire du domaine viticole de Milly

Alix se révèle excellente maîtresse de maison et gestionnaire compétente du domaine viticole (50 ha) aux côtés de son époux.

L'harmonie familiale n'est pas toujours aisée avec ses beaux frères et ses trois belles sœurs plus âgées qu'elle et avec l'avis desquels il faut compter en toute circonstance, notamment avec « l'oncle terrible » qui tient les cordons de la bourse.

Alphonse entretient des rapports difficiles avec cet oncle et Alix doit déployer des trésors d'ingéniosité pour atténuer les heurts entre Alphonse qui revendique sa liberté et l'oncle autoritaire : « Tu as encore beaucoup de ménagement à garder vis à vis de la tête qui dirige toutes les autres. »

Alix savait diriger ses domestiques avec douceur. Une fois que les domestiques ont montré leur qualité, elle les traite comme des membres de sa famille et non comme des serviteurs.

- Milly

Milly fut toujours pour Alix un lieu de prédilection qui ramenait sa pensée au temps de sa jeunesse. Cette demeure dépourvue de luxe et de confort lui plaisait beaucoup.

« Franchissons les cinq marches du seuil disjoint ; pénétrons dans le large corridor encombré de sacs de blé ou de farine, que la ménagère a sous la main pour nourrir les siens et secourir les indigents ; entrons à la cuisine, que garnissent une table de bois et des bancs de chêne, à la salle à manger, ornée d'un vieux buffet, au salon qui ouvre ses deux fenêtres sur la cour et sur le jardin ; gravissons l'escalier de bois, pour parvenir aux chambres modestes de l'unique étage, où s'abrite toute la maisonnée, les parents d'Alphonse et ses cinq sœurs : « le nid de colombes » comme disait Royer-Collard. » (*Madame de Lamartine*)

Dans ses lettres elle aspire souvent à la paix de Milly : « Nous sommes à Milly dans la solitude, le froid et la pluie mais ô charme de l'habitude et du souvenir ! Nous nous y trouvons à merveille. »

Elle inculquera à ses enfants le même sentiment qu'elle éprouve pour Milly. Pour tous, ce sera la terre natale passionnément aimée et, plus tard, si magnifiquement décrite par Lamartine dans des vers sublimes, déchirants de douleurs et d'angoisse à la seule idée que cette propriété puisse être vendue.

A Milly les distractions sont plus rares ; il faut surtout administrer la propriété et en particulier les vignes qui représentent la principale ressource de la famille et pour laquelle les aléas sont nombreux. « Un marchand veut acheter 200 pièces de vin, il en donne 36 écus et j'en veux 40. »

En 1820 la récolte s'annonce très médiocre. « Il pleut beaucoup et le raisin ne mûrit pas ».

Néanmoins, Mme Delahante (amie d'Alix) raconte qu'à Milly on y menait une vie tout aussi mondaine qu'à Mâcon. La maison déjà remplie par ses hôtes habituels recevait, en outre, des amis qui venaient

de temps en temps y séjourner. Comment tout ce monde parvenait-il à se loger dans une habitation aussi peu vaste ? C'est le secret d'Alix.

La vie nullement chère au temps de la Restauration permettait aux Lamartine de vivre largement malgré leurs médiocres revenus. Les goûts simples des gens d'alors les laissaient se contenter d'une hospitalité où l'agrément résidait en des repas copieux, exquis, accompagnés de vins excellents et de beaucoup de gaieté, d'esprit et d'amabilité. Mme de Lamartine et ses filles charmaient et retenaient les visiteurs.

- Saint-Point

Son mari acquiert le domaine de Saint Point dans les premières années 1800. « Le château est fort dévasté, tous les murs sont nus, les écussons et les cheminées sont brisés à coups de barres de fer par les paysans venus de loin, dans les journées des brigands en 1789. »

- La vie à Mâcon

En automne les Lamartine reviennent à Mâcon y passer l'hiver. En 1805 son mari a acheté l'hôtel de M. d'Ozenay il y a un petit jardin, les pièces sont spacieuses. Alix se plaisait à embellir son intérieur.

A Mâcon, elle a son jour de réception attiré (« les assemblées »), comme chacune des dames de la bonne société : on joue aux cartes, on écoute de la musique, du chant, on joue des saynètes et on parle. Il faut organiser les réceptions : dîners, bals ...

L'automne 1820 fut particulièrement animé entre le bal chez le marquis de Vaulchier à l'occasion de la naissance du duc de Bordeaux. Nous avons droit à la description des robes de Suzanne et Sophie.

On arrive en foule chez elle le dimanche soir : « Dimanche nous avons un monde énorme, un vrai bal, au moins 20 danseurs et beaucoup plus de danseuses. Eh bien il n'y avait qu'elle (Sophie) pour orchestrer. Elle a joué toute la soirée avec une complaisance inlassable. »

« L'autre jour il y a eu un grand dîner à 5 heures chez les tantes : n'était-ce pas merveilleux ? Je disais que j'achèterais bien une place 30 sols eh bien il y en a eu une de vacante et ce n'est pas moi qui l'ai remplie, c'est Sophie et son mari. Voilà ce que c'est d'être jeune ! »

Elle est pleine de vie et savoure ces moments de plaisir.

- L'éducation de ses enfants

. Ses enfants

Alphonse (1790-1869)

Cécile (1793-1862) Lamartine de Cessiat (mariage : 1813)

Eugénie (1796-1873) Lamartine de Coppens (mariage 1816)

Césarine (1799-1824) Lamartine de Vignet (mariage 1819)

Suzanne (1800-1824) Lamartine de Montherot (mariage 1821)

Sophie (1802-1863) Lamartine de Ligonès (mariage : 1827)

Elle assure leur éducation religieuse, culturelle, artistique mais se réjouit de résider une partie de l'année à Mâcon pour leur donner de vrais maîtres.

Elle lisait et faisait lire à son fils les *Confessions* de Saint Augustin ou la *Bible* de Royaumont.

Alphonse gardera toute sa vie le souvenir ému de cette première instruction reçue sur les genoux de sa mère.

Ses filles lui donnent beaucoup de satisfaction mais leurs qualités personnelles ne suffisent pas à leur garantir un bon mariage ce qui est son souci principal. En effet il faut apporter une dot suffisante or, les

Lamartine ne sont pas riches.

« Entre elle et ses filles, il n'y avait que la distance de la branche aux fruits ; le regard les cueillait ensemble et ne les séparait pas. » (*Les Confidences*)

. Le mariage de ses filles

31 Janvier 1813 : « Enfin on annoncera demain le mariage de ma première fille Cécile, avec un gentilhomme de Franche-Comté, M. de Cessiat. Cécile est bien belle et bien jeune pour lui ; mais elle est raisonnable et il est si bon ! C'est un excellent mariage qui me donne bien des soucis, mais dont j'attends le bonheur de ma fille. » (*Le Manuscrit de ma mère*)

Oct 1816 : Négociation de mariage pour sa seconde fille, Eugénie, avec M. de Coppens d'Hondschoote. « Il fut décidé que l'on se marierait à l'église neuve (Saint-Vincent) que l'on devait bénir le même jour. J'avais tous mes enfants autour de moi ; il faisait un temps superbe. Eugénie était mise à merveille ; toute notre rue était pleine, l'église et tous les environs. J'avais invité presque toute la ville à venir passer la soirée. Je m'étais donnée beaucoup de peine pour préparer ma maison à recevoir tante de monde. J'avais assez bien réussi ; tout fut très bien. » (*Le Manuscrit de ma mère*)

6 Février 1819 : « Le mariage de sa fille Césarine avec Xavier de Vignet, frère de Louis fut suivi d'un luxe de festivités dont Mâcon garda longtemps le souvenir. » (*Le petit monde des Lamartine*)

21 Février 1819 : Alix se rend à Chambéry quelques temps après, accompagnée de ses deux plus jeunes filles. « Le pays nous est peu connu ; la fortune peu considérable ; je tremblais quelquefois de mal faire, et c'était moi qui faisais tout. J'étais sûre qu'elle l'aimerait et j'ai la satisfaction de voir que je ne me suis pas trompée, elle l'aime beaucoup. »

9 mars 1819 : « Maintenant mes préoccupations se portent sur ma Suzanne, beauté d'un autre genre, mais beauté qu'on dit incomparable, et qui a fait l'enthousiasme de toute la société de Chambéry et de toute la jeunesse du Piémont où je l'avais menée accompagner sa sœur à son mariage. (...) Ah ! Si je pouvais la marier moins loin de moi. » (*Le Manuscrit de ma mère*)

11 Mars 1821 : « Bonne nouvelle ! J'espère marier assez près de moi, bien convenablement et presque en famille, ma belle Suzanne. Ce mariage ferait mon bonheur à cause des qualités du mari et du voisinage ; ses terres sont dans la Bourgogne et le Lyonnais ; cela puisse-t-il réussir ! Mon mari y est très favorable. » (*Le manuscrit de ma mère*)

3 Décembre 1826 : « Il y a quelques idées de mariage pour ma Sophie, puis mon œuvre sera faite. » (*Le manuscrit de ma mère*)

- Les œuvres de charité

Sa bonté et sa charité sont reconnues au delà du cercle familial notamment les paysans des environs de Milly : deniers, remèdes, chaleureuse présence dans les moments difficiles.

Un recueil de la Société de Montyon, daté de 1835, relate que, présidente des bureaux de secours pour les indigents, elle parvenait par ses soins à faire secourir jusqu'à 15 000 pauvres par an. Et ceci sans négliger ni parents ni amis.

« Elle a fait tant de bien, cette femme si belle, si sensible, si pure. Ce visage rayonnant, ce timbre de voix harmonieux, pénétrant. Elle savait par son activité, par sa bonté ingénieuse, se créer des ressources abondantes, inépuisables pour les malheureux. » (*Extrait du recueil de la Société de Montyon*).

Ses activités épistolaires et intellectuelles

. Son journal

Dans sa jeunesse elle avait tenu un journal, elle le reprend en Juin 1801 à l'âge de 35 ans pour ses enfants, pour témoigner, pour analyser avec distance les faits, les situations, les événements, et son comportement.

Ces écrits comportent des réflexions intéressantes sur divers sujets : mariage, progrès technique, politique, littérature...

Ce journal permet de cerner comment la relation s'est construite entre son fils et elle.

. Sa correspondance

C'est une époque où la communication à distance se fait au travers de la correspondance. Alix écrivait beaucoup à son fils, à ses filles lorsqu'elles furent mariées donc loin de Milly, à sa famille, à ses amis.

Les 167 lettres d'Alix à son fils entre 1814 et 1829 nous apportent un témoignage précieux sur le caractère d'Alphonse, sur son rôle et la nature des relations qui liaient la mère et le fils jusqu'à sa disparition.

. Ses lectures

C'est une lectrice assidue ; au delà des textes religieux dont *la Bible*, les *Confessions* de St Augustin ou *Génie du christianisme* de Chateaubriand, elle lit Rousseau, Voltaire, « Tacite et d'autres historiens de l'antiquité dont ma mère a eu le goût toute sa vie. Elle a pris ce goût dans la société des hommes de lettres et des philosophes. » (*Le manuscrit de ma mère*)

. Ses convictions

Beaucoup de réflexions intéressantes sur les génies et leur folie (Rousseau), sur la politique, sur la soumission des femmes à leur mari ; elle fait un parallèle avec la soumission des religieuses qui prononcent leurs vœux, sur les mariages arrangés :

« Je trouve qu'on ne consulte pas assez le cœur de la société en France pour la grande action de la vie : le mariage ! Heureusement mes parents ont laissé parler le mien. »

Le projet de mariage pour Césarine est impossible « Césarine est bien triste mais bien touchante de soumission. Quel dommage de briser ainsi deux âmes pures qui avaient un penchant naturel et bien innocent l'un pour l'autre. »

- Le système politique :

Pour elle le seul gouvernement valable c'est la monarchie absolue « parce que c'est celui dont vous (Dieu) avez donné le modèle au monde. « Un roi donné par vous est absolument votre image, il doit garder toute sa puissance et toute son autorité ; plus il voudra y associer son peuple, plus il exaltera toutes les passions. »

« La chute de Napoléon est un grand exemple de la justice de Dieu et de sa longue patience. Il est patient parce qu'il est éternel ; j'ai souvent pensé à ce mot sublime que je crois de Saint Augustin ou de Bossuet.

En 1825, à la mort de Byron, Alphonse écrit *Child Harold* ce qui engendre une réflexion de sa mère : « Les idées (de son fils) modernes de philosophie et de révolution contraires à la religion et à la monarchie : ces deux jalons de ma route qui devraient être aussi la sienne, hors de cette route je ne vois que brouillards et précipices. J'ai connu ces fameux philosophes dans ma jeunesse, faites ô ! Mon Dieu qu'il ne leur ressemble pas ! »

- L'émancipation idéologique des enfants :

« Un fils en religion et en politique a le sentiment de sa mère sans avoir ses dogmes. Le fils en grandissant ne s'alimente pas comme l'enfant du lait de sa nourrice mais du pain des hommes faits. »

- La conception traditionnelle de la société :

A la suite de l'explosion d'un bateau à vapeur elle écrit à son fils : « J'ai bien raison de me tenir en garde contre les nouveautés. J'aime bien mes anciennes idées et mes anciens attachements et, à ce propos là, je te recommande de bien veiller pour ne laisser altérer en rien la droiture naturelle de ton esprit. C'est une grâce qu'il faut sans cesse demander à Dieu dans ces temps-ci, où on entend et lit tant de faux raisonnements qu'il faut vraiment une sagesse du ciel pour ne pas se laisser surprendre à quelques uns et participer à quelque injustice. C'est plus important pour toi que pour tout autre à cause de l'influence que te donne ta position morale et politique. » (15/3/1827)

- Le rôle du livre :

« Nous lisons le soir avec mon mari et mes enfants au coin du feu, tous les bons livres qui peuvent nourrir l'âme et l'esprit. Mon mari semble aimer maintenant cette vie toute retirée, et où les livres sont les seuls événements. Il vient un âge où les hommes se retirent de la scène grande ou petite qu'ils ont occupée, et où ils deviennent spectateurs assis et comme indifférents des choses du monde : ils font repasser, par l'histoire, le monde réel, et par les romans, le monde imaginaire sous nos yeux. Les livres sont véritablement la vie de ceux qui cessent de vivre en eux mêmes, pour vivre une seconde fois dans les autres. »

. 3 - Alphonse de Lamartine

3.1. L'enfance et l'adolescence

Dans *Le Manuscrit de ma mère* il note : « C'est au pied de ces chênes et du plus rapproché du bois que j'allumais des feux de berger dans mon enfance. C'est là que dans ma jeunesse plus avancée j'ai écrit au crayon tant de mélodies poétiques qui traversaient en chantant mon imagination. C'est là que dans les jours plus heureux nous venions avec les vieillards et les berceaux de la famille passer les heures tièdes du jour comme un salon d'été. »

- Les études

. à Lyon

En 1801 Alphonse est en pension chez Mme Puppier à la Croix Rousse. Une cousine germaine d'Alix, Claudine de Roquemont lui sert de correspondante. Il peut aussi s'adresser à Césarine Carra de Vaux qui réside à Lyon, sa tante maternelle.

« Je fus lancé dans les cours comme on lance un condamné à mort dans l'éternité. »

Pendant les vacances scolaires, Alix écrit : « Je fais lire à Alphonse tous les matins un chapitre d'un bon livre d'un prêtre allemand pour bien lui enseigner le sentiment religieux émané de toute la nature. Je suis contente de son intelligence mais j'ai à lui reprocher de manquer souvent de patience avec ses sœurs surtout. Je craindrais qu'il n'ait le caractère un peu trop fier et trop impétueux s'il ne se corrige pas. »

Il passe trois ans dans cette pension, sa scolarité est normale, il obtient des prix mais au cours de la 3^{ème} année il fugue car il ne supporte pas l'injustice et l'autoritarisme outranciers du directeur. Dès cette époque il affirme sa personnalité.

. à Belley

Sa mère n'hésite pas à négocier avec le chef de famille pour qu'il puisse poursuivre ses études au collège « des Jésuites » à Belley. Elle obtient gain de cause et elle a eu raison car Alphonse s'y plaît.

Il s'émancipe et s'épanouit dans cet établissement par la qualité de l'enseignement et les qualités humaines et pédagogiques des maîtres.

« C'était un collège des âmes. » « Quand ma mère partit, j'étais déjà apprivoisé ».

C'est également dans ce collège qu'il noue des relations amicales solides et durables avec Aymon de Virieu, Louis de Vignet et Prosper Guichard.

- Aymon de Virieu, (homme d'aristocratie) : « Il était le fils du marquis de Virieu, membre de l'Assemblée constituante, révolutionnaire dauphinois en 1789 ; puis contre-révolutionnaire en 1790 ; puis, en 1792, commandant de la cavalerie royaliste au siège de Lyon, où il disparut. »

- Louis de Vignet, (homme de génie) neveu du comte de Maistre. « Nos caractères n'avaient aucune ressemblance, mais nos esprits en avaient. Il était triste et renfermé en lui-même, j'étais ouvert et communicatif. »

- Prosper Guichard de Bienassis, « Il était avant tout l'enfant de la nature. » Les trois amis feront du château de Bienassis leur quartier général.

« Quand il rentre à Milly en 1808, c'est un grand jeune homme (il a déjà 1m82) d'une beauté svelte et distinguée, avec sa taille fine, son visage mince et pur, ses yeux noirs et ses beaux cheveux blonds dont la lecture de *René* vient tout juste de gonfler les boucles. » (*Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*)

« On apprécie son esprit, sa mémoire, son imagination, sa facilité d'apprendre mais on déplore sa légèreté, son goût pour le plaisir. » « Il aime la dépense, j'ai peur de l'élever trop en grand seigneur ». Sa mère note pendant les vacances « qu'il est difficile à gouverner. » (*Le Manuscrit de ma mère*)

. 3.2. Les années d'errance

A son retour de Belley, un problème majeur se pose et se posera de nombreuses années : quelle carrière embrasser ?

Il n'est pas question qu'il fasse carrière dans les armées de l'Usurpateur ou un emploi dans son administration cela n'aurait pu être admis par son père et son oncle. Ce dernier souhaitait qu'il poursuive des études scientifiques or Alphonse n'est pas attiré par ces disciplines.

« Je ne demandais pas mieux que d'entrer dans des écoles de droit (...) mais le métier d'avocat répugnait à la vanité de ma famille. La profession d'auditeur au Conseil d'Etat faisait de moi un adulateur ou un séide du régime impérial. Tout cela ne pouvait convenir à ma naissance, à ma société, à mes habitudes, à ma fortune : donc il fallait perdre du temps à délibérer. Ce n'était pas la faute de mon père qui n'avait qu'une fortune très bornée et qui était trop sensé pour refuser à son fils les moyens d'une existence honorable ; mais mes oncles et mes tantes, possesseurs de toute autorité dans la famille qui m'aurait fait, selon leur avis, déroger de ma noblesse ou de leur opinion. Chaque fois qu'une des carrières se présentait pour moi, c'était un cri de réprobation qui sortait de toutes les bouches, surtout des lèvres du chef de famille, M de Lamartine, l'aîné de mes oncles, le dominateur absolu de ses frères et sœurs. » (*Mémoires de jeunesse 1790-1815*)

Le grand souci d'Alix va être de l'occuper pour lui éviter les tentations. Elle craint les mauvaises fréquentations. Une période d'oisiveté et d'ennui s'ouvre pour Alphonse.

- Les années 1808-1814

En septembre 1808, il retrouve Prosper Guichard de Bienassis en Dauphiné et Aymon de Virieu. C'est l'occasion de découvrir les livres défendus dont *Les Confessions* de J.J Rousseau, les philosophes et

les romans du XVIII^{ème} siècle.

Janvier 1810 : Alphonse l'inquiète : « Il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire. Ses passions commencent à se développer, je crains que sa jeunesse et sa vie ne soient bien orageuses. »

Cette même année il obtient de ses parents d'aller à Lyon pour poursuivre des études mais très vite son indépendance le grise et il s'adonne à une vie de plaisirs et à la passion du jeu. C'est le début du terrible engrenage dont il ne réussira pas à se libérer et qui finira par le broyer.

En Mai 1810 il rentre au foyer familial totalement désargenté, pendant un an il va s'ennuyer et passer son temps en Mâconnais ou chez son oncle à Montculot ou encore à Lyon, chez Prosper Guichard de Bienassis ou encore à Saint-Gérand chez Clésias Vacher. Il leur emprunte de l'argent, il lit et commence à rimer.

Son séjour lyonnais marque le début de sa véritable émancipation qui sera accentuée par son voyage en Italie en 1811 car il faut l'éloigner d'Henriette Pommier dont il est épris mais qui n'est pas de son rang. La découverte de l'Italie notamment Rome puis Naples l'éblouit. « Rome est un monastère, Naples un Eden ! »

Le marquis de Luppé note que les années 1812-1813 sont les années sombres de sa jeunesse, celles où se mêlent désœuvrement et ennui. De sa liaison avec Nina de Pierreclos naîtra un fils, Léon le 1^{er} Mars 1813.

En cette année 1813 il est gravement malade, Alix finit par se rendre à Paris avec sa fille Eugénie et le ramène à Mâcon en Octobre 1813. Alix note dans son journal à son retour découragement et oisiveté. Mais aussi que : « Sa seule ressource était le jeu. Oh ! Quelle funeste ressource ! »

- Au service du roi

Après la chute de Napoléon en 1814, Pierre de Lamartine fait inscrire son fils dans les Gardes du Corps de Louis XVIII. Il semble, à ce moment, satisfait de servir le roi d'autant plus qu'il devient rapidement instructeur de manège (c'est un excellent cavalier).

Sa mère avait noté : « Je ne pense pas qu'il reste longtemps dans ce corps malgré son ardeur militaire, il a trop d'imagination et de mouvement dans l'esprit pour cette discipline en temps de paix. Mais son père, ses oncles et moi nous sommes bien aise qu'il fasse preuve comme tout le monde de dévouement aux Bourbons. »

La situation évolue avec le retour de Napoléon et l'exil de Louis XVIII. Il revient à Mâcon après avoir accompagné le roi à Béthune puis il séjourne en Suisse pour échapper à la levée de masse.

Pour se rendre en Suisse il traverse le Jura, le pays de ses ancêtres, parcourant les domaines qui leur appartenaient et qui le séduisent.¹

Il attend la fin des Cent-Jours pour rejoindre son unité de corps à Paris le 1^{er} Août 1815, mais démissionne en novembre. Il n'éprouve aucun goût pour « la mécanique militaire ».

Vignet lui avait écrit le 18/02/1815 : « J'avais prévu que la vie de garde de corps n'était pas faite pour toi et qu'elle ne pourrait te convenir longtemps. Il n'y a rien pour l'âme au milieu de ces sottes occupations et du manège. Il n'y a rien pour le cœur au milieu de cette foule d'indifférents qui se pressent en tumulte dans les salles de jeu ou dans des cafés d'une garnison... »

¹ Lamartine a des origines franc-comtoises par sa grand-mère paternelle, Eugénie Dronier de Saint-Caude, fille de Claude Dronier (seigneur de Villard et de Pratz, conseiller au parlement de Besançon et d'Eugénie Dolard dont les parents avaient fondé à Saint-Claude et à Morez des usines hydrauliques qui enrichirent le pays. En épousant Louis-François de Lamartine en 1749, Eugénie Dronier lui apporte en dot une fortune constituée par des terres de Villard et des Amorantes (Jura) et d'autres à Poligny, par des bois à Saint-Claude et la forêt du Fresnoy.

- La recherche active d'un emploi : le rôle et le soutien d'Alix (1815-1819)²

Lorsque Napoléon est déchu, la recherche d'un emploi devient une question primordiale au sein de la famille Lamartine.

Alix va jouer un rôle fondamental pour que son fils trouve un emploi à la mesure de sa naissance, de ses goûts et de ses qualités. Elle va pour cela déployer une énergie colossale. « Ce que j'aimerais le mieux serait une sous-préfecture » et elle énumère parents et relations qu'elle pense pouvoir mobiliser, elle lui donne des conseils sur sa façon de se présenter, de s'habiller et d'en rabattre sur l'amour propre. Elle le pousse, l'incite, l'encourage car elle se doute qu'il ne déploie pas les efforts souhaitables. « Ne te laisse pas aller à tous les prétextes de paresse quand il faut faire des visites. Ne laisse pas échapper l'occasion, sacrifie ton plaisir absolument à cela. Mais si tu laisses passer les jours à te promener, à faire des vers, à aller au spectacle ce qui est horriblement cher et mauvais, tu ne parviendras à rien et je serai très en colère » (21/8/1815).

Ainsi, d'août 1815 à juin 1818, les thèmes des lettres d'Alix à son fils sont : la place qu'il doit obtenir avant tout, la dépense qu'il convient de réduire drastiquement ; le souci de la santé du corps et de la piété de l'âme, les nouvelles de la famille, la chronique de la vie quotidienne à la ville et à la campagne. « Un corps en bonne santé et un esprit de piété », voilà les fondements d'un bon équilibre pour Alix.

Elle y veille pour elle-même et ne cesse d'y être attentive pour son fils. Elle croit aux vertus de l'hygiène et du régime et multiplie les prescriptions en ce sens.

Ensuite elle songe à une carrière diplomatique et va user de la même insistance et de la même patience. Elle lui rappelle que s'il avait une bonne place il pourrait se marier (promptement et facilement).

Elle est toujours à la recherche d'un poste diplomatique. « Nous n'avons point de protection pour forcer les postes et notre nom quoi qu'honnête n'a pas assez d'éclat pour attirer l'attention des ministres. Il se lasse et s'impatiente de ne pouvoir obtenir une occupation active de sa vie, ses chagrins retombent sur moi et me désolent. »

En septembre 1818 ne supportant plus l'atmosphère familiale il repart pour Paris. Cette fois-ci il multiplie les démarches et fait agir ses relations pour obtenir une mission diplomatique temporaire.

« Je me réjouissais tellement du retour des Bourbons... que ces princes que nous avons servis et regrettés, emploieraient mon fils dans des fonctions dont il est capable, mais depuis trois ans nous n'avons pas obtenu même un regard... »

- Les préoccupations financières

Au delà de l'emploi, la question des dépenses devient source de conflit. Au printemps 1816 la dette est de 16 000 frs ce qui est une somme considérable, elle va déployer des efforts pour l'éponger : « Tâchons de nous tirer le plus promptement possible de cet abîme... Ayons confiance dans la Providence. »

Or les Lamartine sont dans la gêne en raison de la présence des troupes étrangères à Mâcon (en 1814 puis en 1815) et des réquisitions imposées à la population. « Nous sommes écrasés des réquisitions de nourriture. Nous avons ici beaucoup de monde, et à Saint Point depuis quelques jours un capitaine, un adjudant et 8 hommes, il y en a 200 dans la paroisse. » Elle remercie Dieu : « Au milieu de tout ce qui vient de se passer je n'ai pas éprouvé aucun malheur particulier. Mes enfants sont tous autour de moi. J'ai conservé mon fils quand tant de gens ont perdu les leurs. »

Louis de Vignet avance la plus grande partie de la somme et Alix emprunte à Mme Paradis une de ses amies, « elle en est remplie de honte ». Néanmoins il poursuivra ses dépenses somptuaires et à la veille de son mariage sa dette s'élève à 30 000 frs qu'il faut aussi rembourser au préalable.

² Extraits : *Le Manuscrit de ma mère*

Lorsqu'il sera secrétaire d'ambassade à Florence et qu'il recevra un traitement régulier la question des dépenses reste d'actualité : « Tes affaires d'argent sont, hélas, pour moi, un grand sujet d'inquiétude et un empoisonnement au plaisir que me font tous les agréments de votre position. » (6/12/1825).

- La rencontre avec Julie Charles

Au milieu de l'année 1816, il quitte Paris pour Montculot puis Milly. En octobre pour Aix les Bains où il séjourne 3 semaines pour y faire une cure et rencontre Julie Charles. Cette rencontre sublime et tragique s'avère importante pour Lamartine car Mme Charles l'introduit auprès différentes personnalités (le baron Mounier, ami du duc Decazes, et M de Rayneval), qui vont, par la suite, lui ouvrir les portes des affaires étrangères.

Néanmoins il rentre de Paris en mai 1817 sans emploi et avec de nouvelles dettes. « Ma mère me reçut bien tristement, déplorant qu'un tel fils dont elle était intérieurement si fière, revint sans espoir languir dans l'oisiveté d'une métairie de province. »

La mort d'Elvire à la fin de l'année 1817 marque dans l'histoire de Lamartine la fin d'une période.

1818 fut une année de souffrance, de recueillement, de poésie. Il écrit quelques unes de ses *Méditations* et s'attache à la tragédie de *Saül* sur laquelle il fonde des espoirs.

Longtemps la poésie ne fut qu'au second plan dans la pensée de Lamartine comme des siens, l'amour d'Elvire donnera l'essor à son génie de poète.

Il se remet lentement de la disparition de Julie Charles, ne compte pas obtenir un poste de sitôt mais souhaite ardemment se marier car il y voit le moyen de mettre un terme à cette inquiétude qui le ronge depuis des années.

La mère écrit le 15/8/18 : « Les tourments que j'éprouve pour mes enfants abrègeront sans doute ma vie. J'éprouve plus fort qu'eux les peines de chacun d'eux : l'oisiveté d'Alphonse me ronge... Je l'ai retrouvé seul à Milly, calme mais triste, plus que jamais vivant dans les livres et quelquefois écrivant des vers qu'il ne montre jamais. Ses amis de Vignet et de Virieu m'en parlent avec une sorte d'enthousiasme mais à quoi lui servent ses talents ensevelis, à supposer même qu'ils soient réels ? »

Cependant Louis de Vignet est convaincu de son talent poétique et le pousse dans cette voie : « Je t'admire, mon cher Lamartine, je jouis de tes travaux, je souris avec délices à tes succès à venir. »

. 3.3. Le renouveau

Avec l'été 1819 s'ouvre une nouvelle période pour Lamartine.

Son ami de Virieu, bien en selle comme diplomate, cherche à hisser Lamartine dans la même carrière. Les lettres qu'il lui envoie de Munich le recommandent à des personnages influents et lui ouvrent l'accès de la haute société : Mme de Raigecourt, Mme de Sainte-Aulaire (sa belle-fille a épousé Decazes, ministre de la Police et favori du Roi) qui vont œuvrer pour sa réputation poétique, tout comme le duc de Rohan, Eugène de Genoude...

Le 4 septembre 1819 Alphonse a fait la connaissance de Marianne Birch, une anglaise qu'il désire épouser. Mais elle est protestante. Les deux familles s'opposent à cette union.

9 novembre 1819 Alix note : « Tout est rompu Alphonse est de retour, la mère de la jeune fille vient d'emmener sa fille à Turin pour l'éloigner de celui qu'elle paraît aimer »

23/12/19 : « Alphonse est appelé à Paris par le baron Mourier. M Pasquier est le nouveau ministre des affaires étrangères. »

« M de Rayneval et M Mourier ont assez de crédit pour le faire nommer secrétaire d'ambassade. Il nous a quittés plein d'espoir. » Cette fois-ci Alix est confiante

Au début de l'année 1820, Alix (accompagnée de sa fille Suzanne) se rend à Paris auprès de son fils convalescent lorsque les événements se précipitent : il apprend sa nomination comme attaché d'ambassade à Naples, reçoit la nouvelle du consentement de Mme Birch (mère) et assiste au succès de la mise en vente des *Méditations*. « La mère a senti, le fils a chanté ».

Pendant ce séjour Alix et Suzanne séjournent chez Mme Delahante : « Je suis à Paris comme si j'y avais toujours demeuré et qu'à peine puis-je suffire à toutes les visites que j'ai à faire et à recevoir : Mme de Saint Aulaire, belle-mère du duc Decazes, Mme de Beufvier, fille de Mme de Raigecourt, M. le duc de Rohan. Elle souligne qu'elle a vu toute la famille de la Maison d'Orléans : Mlle la Duchesse, le Prince d'Orléans où nous étions invités à dîner. Elle précise que M. le duc d'Orléans a fait les démarches pour l'avancement de M. de Coppens.

Alix voit enfin ses espoirs se réaliser.

La vie, la fortune, l'ambition, la gloire éclatent en même temps sur cette existence si longtemps attardée et désespérée. Le cœur de la mère est inondé de bonheur.

Le 6 Juin 1820 Alphonse épouse Marianne qui s'est convertie au catholicisme.

3.4. Les années de bonheur : 1820-1829³

- Secrétaire de légation à Naples

Dans les premiers temps de son départ pour Naples, Alix souffre de cette séparation surtout quand elle se retrouve à Milly : « J'ai eu un déchirement de cœur bien sensible en arrivant. Tout ce que je voyais te rappelait si vivement à mon esprit, ta chambre, tes livres, ce jardin que tu aimais ». Néanmoins elle se réjouit de son bonheur nouveau : « Ce que tu me dis de la perfection de ton bonheur dans toutes les circonstances me comble de joie. Je remercie Dieu de tout mon cœur, et ne crois jamais pouvoir le remercier assez de t'avoir donné cette excellente Marianne que je remercie aussi de te rendre heureux. (14/7/1820)

Elle se réjouit de savoir son enfant dans un si bel endroit : « Cette belle vie, cette belle mer, tous ces souvenirs de l'antiquité conviennent bien à ta belle imagination et doivent t'inspirer admirablement ».

Mais elle s'inquiète toujours de ses dépenses d'autant plus qu'il est propriétaire de Saint-Point depuis son mariage (vieux manoir + exploitation agricole) qui demande à être géré efficacement pour donner un revenu. Pendant toute l'absence d'Alphonse, Alix gère ce bien foncier. Ses correspondances relatent le détail minutieux de cette gestion (des pages entières remplies de chiffres très précis). Pierre chasse des journées entières, se rend très souvent à Montculot auprès de son frère affaibli et laisse le soin à Alix de négocier avec les vigneron et les marchands de vin. « Alphonse ne s'enrichira jamais » constatait sa mère. « Ce n'est pas sa vocation. Il a manqué d'excellents marchés. Il a vendu son vin les $\frac{3}{4}$ moins cher qu'il aurait dû. »

- En attente d'une nouvelle affectation

De septembre 1821 à Septembre 1825 Alphonse est en attente d'une nouvelle affectation dans la diplomatie. Il fait un voyage en Angleterre en 1822, des cures thermales à Aix et à Plombières ou en Suisse. Il demeure en Mâconnais avec Marianne, Julia (née le 14 mai 1822) et sa belle-mère.

Les années 1823-1824 sont des années de deuil : mort d'Alphonse junior en novembre 1823. L'année suivante décès de Césarine de Vignet et en Août celui de sa sœur Suzanne, toutes les deux à 24 ans. Cette même année Alphonse n'est pas élu à l'Académie française.

³ Extraits : *Le Manuscrit de ma mère*

En 1825 il entreprend des travaux de rénovation de Saint-Point ce qui est signé pour Alix qu'il compte s'y installer durablement mais redoute en même temps les frais importants que cela va entraîner.

- Chargé d'affaires à Florence

Alphonse reçoit son affectation pour Florence, il écrit à Mme de Genoude : « Si ce n'était l'espérance que la santé de ma femme éprouvera d'heureux effets dans une résidence plus tempérée, nous ne la quitterions pas du tout. » Cette affectation le mécontentait. Il se jugeait supérieur à cette position qu'il accepta cependant. Et puis l'attrait de l'Italie aidait à lui faire supporter cette contrariété. Il avait aussi besoin de remettre ses finances à flots.

Il part à l'automne 1825 avec Marianne, Julia et sa belle-mère

1826 : Arrivée d'Alphonse à Florence comme nouveau secrétaire de légation. Sa mère réclame toujours plus d'informations sur la place qu'il occupe dans le corps diplomatique et à la cour du Grand Duc.

Le 4 Novembre 1826 : Alphonse donne un grand dîner de gala en tant que représentant de la France en Toscane. En effet à l'automne 1826 en l'absence de l'ambassadeur qui est en congé, il est devenu chargé d'affaires et reçoit de ce fait des appointements plus importants.

Cette période d'éloignement va engendrer une nouvelle vague épistolaire (77 lettres conservées). « Vous n'êtes si bien qu'un dans mon cœur, qu'écrire à l'un c'est écrire à l'autre. » (22/11/1825). Elle se transporte en imagination dans ces lieux qu'elle ne connaît pas : « Vous ne sauriez croire, mes enfants, le plaisir que je trouve à m'occuper de ce qui vous touche, à me rapprocher ainsi de vous... Nous vous voyons dans votre belle maison, dans vos beaux jardins, sur vos terrasses, avec votre admirable ciel. Nous jouissons de tout cela avec vous. » (15/10/1825)

Quand elle se retrouve à Milly en 1826, elle éprouve la même souffrance qui résulte de l'absence d'Alphonse et de ses enfants.

La chronique mâconnaise de la ville, de la campagne et de la famille va prendre dans ses lettres une importance accrue.

01/2/1826 : Alix délaisse son journal « Car les soins des pauvres de ce rude hiver m'absorbent en ma qualité de Présidente du bureau de charité de la ville ; je ne suffis pas aux distributions je suis bien aidée par une jeune femme accomplie, Mme de Villeneuve dont le mari est préfet du département. Elle est pour moi comme une fille », et d'ajouter : « Je ne sais pourquoi les jeunes femmes ont pour moi tant d'amitié. Mme de Villeneuve m'a dessiné des écrans charmants qui portent chacun une vue des différents châteaux ou maisons habités par Mme de Sévigné. Mme de Sévigné est pour moi comme une aïeule de cœur et d'esprit. »

Fin 1827 : Lamartine est conscient qu'après avoir occupé la fonction de chargé d'affaires à Florence pendant un an il lui sera difficile de redevenir simple secrétaire à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Il refuse un poste à Bruxelles et demande une disponibilité de trois ans.

La politique étant la « vocation secrète et constante » de sa vie.

Alix s'inquiète, craint qu'il ne compromette sa carrière. Agacé Alphonse répond : « Chère Mère... je ne comprends pas comment d'un côté vous désirez que je me rapproche de ma famille et comment de l'autre vous insistez pour me faire rester, à mon âge, dans les rangs diplomatiques inférieurs à ma position de fortune, d'années et de réputation. Je sais mieux que personne à quoi je puis prétendre. »

Alix met un terme à ce différend par un acte de soumission et une nouvelle proclamation d'amour maternelle. Au printemps 1828 elle attend le retour d'Alphonse et fait procéder aux aménagements nécessaires à Mâcon et à Saint-Point.

- Alphonse poète

Alix sait que son fils est en train de devenir célèbre (malgré le rejet de sa candidature à l'Académie Française) et accepte finalement qu'il soit reconnu comme poète mais à condition qu'il mette son talent

au service de la religion. En effet après avoir lu *les Nouvelles Méditations* elle écrit : « Alphonse a fait de beaux vers...mais je ne leur trouve pas cette beauté religieuse que je voudrais toujours leur trouver. Cela m'a fait de la peine et je le lui ai dit... Son talent vient de Dieu et doit retourner tout à lui en tendant uniquement à sa gloire. » « J'ai toujours peur qu'il ne profane son talent en parlant le langage des passions. »

En revanche elle est séduite par *Les Harmonies poétiques et religieuses* et du coup elle estime que sa vocation est « d'élever les âmes à Dieu par sa belle poésie ». (12/8/1826).

« Ah voilà l'usage que j'ai toujours désiré qu'il fit d'un talent qui n'est véritablement divin que s'il remonte à Dieu. »

Elle ne tarit pas d'éloges sur les vers des poèmes *Le Retour* et *La Perte de l'Anio* : « Tes vers sont beaux et pleins de cette révélation religieuse, seul vrai but de la poésie et seule vraie satisfaction de l'âme. »

Ce sont les strophes sur Milly qu'elle attend avec impatience : « Je meurs d'envie d'avoir tes vers. L'idée seule de tout ce qu'il a pu t'inspirer m'attendrit extrêmement... Avec quel plaisir je me rappelle ta charmante et heureuse enfance ! » . Quand elle reçoit les vers son bonheur est à la hauteur de ses attentes : « Je n'aurais pas voulu que personne les lût avant moi. » « Elle est émue à tous les détails si touchants, à ces souvenirs si vifs, si tendres qui me pénétraient l'âme. Comme tout y est bien peint, que d'âme, quelle belle poésie ! Voilà notre Milly illustre à jamais. »

- Alphonse propriétaire foncier

En 1826 l'Abbé Jean-Baptiste de Lamartine décède, Alphonse hérite de Montculot (terres et château) mais il doit donner 20 000 frs à chacune de ses sœurs et 2000 frs de rente viagère à son père. La famille aurait souhaité qu'il vende Montculot mais il a tenu à le garder. « Je crains qu'il n'ait tort pour sa fortune. » Effectivement après avoir fait des travaux coûteux, il le vendra difficilement en 1831 en y perdant de l'argent.

François-Louis (l'oncle terrible) meurt en 1827 : Alphonse et Cécile (qui a 6 enfants) héritent à parts égales. Cette succession demandera du temps de négociations et c'est Alix qui joue le rôle d'intermédiaire et elle veut se montrer impartiale.

François-Louis a fait l'objet de nombreux éloges Il alliait beaucoup de bonté et une droiture de caractère qui semble avoir été l'apanage des Lamartine. Ses qualités, sa personnalité originale, son esprit cultivé le rendaient sympathique et le firent regretter par les siens et par toute la société mâconnaise.

« Il avait été officier dans les chevaliers légers du roi Louis XV, sa santé frêle l'avait rappelé de bonne heure à Mâcon où il avait dirigé la grande fortune de mon beau-père en Bourgogne et en Franche-Comté. Il avait été lié avec tous les hommes éminents de l'Assemblée constituante, de la science, de la littérature, M. de Buffon, Mirabeau et les économistes. »

Cette même année la famille Lamartine célèbre le mariage de Sophie avec le comte Edouard de Ligonnès. « Beaucoup de noblesse, un peu de fortune, un homme de 28 ans ». Elle donne ses impressions sur les paysages traversés lorsqu'elle est allée à Mende accompagner sa fille.

Alphonse désire acheter des bois à Saint-Point (qui sont à vendre) pour agrandir sa propriété mais il n'a pas d'argent, Alix se propose d'emprunter à sa fille Sophie. L'orgueil de la « position » de son fils finit par l'emporter sur le sens de l'économie qu'elle lui prêche pourtant régulièrement

. 4 - La disparition tragique et brutale d'Alix

A son retour d'Italie en Sept 1828 Lamartine s'établit à Saint-Point avec sa famille.

Elle évoque Julia élevée à merveille. « Sa mère est de plus en plus parfaite simplement, sans aucune

affectation, remplissant tous les devoirs de piété. Elle a acquis beaucoup pour son talent, elle peint à merveille et nous a apporté plusieurs tableaux charmants entre autre le portrait de Julia. »

Octobre 1828 Alix est seule à Milly pour faire les vendanges. La famille est à Montculot. De là Alphonse est parti à Paris appelé par un ami car on parle de coup d'état.

En novembre 1828 Alphonse revient de Paris. Il a été reçu par Charles X. Il refuse d'être premier secrétaire de l'ambassade d'Espagne, il attend Londres. « Il m'a offert un lustre et beaucoup d'argent. » Ils passent l'hiver à Mâcon avec elle.

Il m'a envoyé des vers : « Il est ma voix car je sens bien les belles choses mais je suis muette quand je veux les dire, même à Dieu. »

Vie mondaine assez gaie en ce début d'année 1829. Marianne est bien intégrée à la société mâonnaise et se rend à différents bals avec sa belle-mère.

En Juin 1829 Alix accompagne Alphonse à Paris. Elle rencontre ses amies et connaissances et a pu constater chaque jour son fils encensé et fêté par le monde littéraire. Elle en fait part à Marianne qui est en cure à Aix.

21/9/29 « Le pauvre enfant me comble de tendresse, c'est toujours lui maintenant qui vient à mon aide dans mes jours de difficulté ou de détresse. Il vient encore de se charger de payer pour nous la rente de 3 000 frs que nous devons à ma belle sœur Mme de Villard. Je consigne ici tous ses traits de sa tendresse pour moi. »

Un fauteuil est vacant à l'Académie Française, Alix lui demande de se présenter à nouveau.

Le 5 novembre 1829 Lamartine est élu à l'Académie française. Le 8 novembre Alix reçoit la nouvelle de l'élection elle est au comble de la joie, ce sera le dernier moment de bonheur qu'elle partage avec son mari.

En effet le 13 novembre 1829 Alix décède : « Je ne puis jamais dire à personne et jamais me dire à moi ce que c'est pour moi qu'une pareille perte ; il faut pour la comprendre avoir vécu trente ans avec une créature vraiment surhumaine et avoir été comme moi la pensée de toute sa vie, le sentiment de toute son âme ! Je ne puis que dire que désormais je vivrai moitié moins. C'est la mort de tout mon passé et d'une partie si douce de mon avenir. » (Lettre à Adèle Aldobrandini-Borghese 11/12/1829)

L'inhumation d'Alix de Lamartine aura lieu le 23 décembre 1829 à Saint-Point.

Lors de son discours à l'Académie il se présente comme « le fils de ce qui n'est déjà plus ».

Le 15 juin 1830 Les *Harmonies poétiques et religieuses* paraissent.

Alix est présente vivante à jamais dans le passage de Milly qui l'évoque longuement comme figure emblématique de sa famille et de la charité et à l'automne 1835 à la fin de la 7^{ème} époque de *Jocelyn* c'est l'expression de sa propre douleur qu'Alphonse place dans la bouche de son héros :

« De quelle âme de fils, / ô mère je t'aimais ! »

Le vide que causa sa disparition ne fut jamais comblé par tous ceux qui l'avaient aimée, on peut dire tous ceux qui l'avaient connue. Son mari resta inconsolable quant à son fils il garda toute sa vie un culte passionné pour sa mémoire. Il s'attacha à faire connaître cette exquise figure de femme, qui symbolise si bien l'idéal du génie lamartinien. Pour nous survit l'impérissable charme de son esprit délicieux, de sa vertu attrayante, de toute la beauté de son âme lumineuse et pure.

- Les conséquences affectives et matérielles de la disparition d'Alix

Lamartine adresse une lettre à son ami Aymon de Virieu, à la mi-décembre 1829.⁴ Quel est le contexte de cette correspondance : en ce mois de décembre 1829, un mois après le décès de sa mère et à quelques jours de l'inhumation, les jours sont particulièrement pénibles et incertains pour Lamartine. En effet, à son affliction s'ajoutent des péripéties qu'il relate dans sa correspondance de la même période :

- les tensions familiales à propos de la succession de la mère : « J'ai acheté la maison paternelle à Mâcon, Montherot achète Milly. »
- les difficultés financières le conduisant à emprunter à l'un pour rembourser à l'autre.
- son aspiration à retrouver un emploi de diplomate : « Je n'ai pas le moindre crédit. Je n'aurais aucune difficulté à m'en aller si j'étais placé » (poste en Grèce, à Londres, à Rome ?)
- et même, sa difficulté à rédiger l'éloge de son prédécesseur à l'Académie française...
- une bonne nouvelle, tout de même : « Voilà Vignet marié »

« J'écris toujours de la même profondeur d'affliction. Chaque jour y ajoute. J'ai été malade. Cela va un peu mieux, mais pas bien. Je ne suis pas bien traité par ma famille, jusqu'ici. »

« J'ai 3000 frs de rente au plus des bien de famille : j'en ai le poids sans les forces. »

« Je ne peux pas même garder ce que j'estime le plus : Milly. »

« Nous avons tout perdu comme lien de famille, surveillance d'intérêts, autant que comme délices de la vie. Je prends de l'humeur, je vois ou crois voir des choses déplaisantes ; tout m'attriste et me dessèche. »

« On paie une mère trop parfaite par le sentiment de ce qu'elle n'est plus pour nous. »

« Je voudrais être en Grèce ou à Rome. »

« Mon père n'est pas mal, tel que tu le connais, juste, mais un peu sévère pour moi à force de justice aux autres. »

Conclusion

Après la disparition de sa mère puis de sa belle mère, la vie de Lamartine, de son épouse et de leur fille va connaître une dimension nouvelle avec la découverte de l'Orient, un long voyage qui vise à aller prier et méditer sur les lieux mêmes de la naissance du Christ, y espérer la guérison de Julia, et le raffermissement de la foi.

Alix n'avait-elle pas sensibilisé son fils, dès son plus jeune âge, aux images et inspirations chrétiennes des origines ? N'a-t-il pas ainsi exaucé, par ce Voyage, un vœu très cher à sa mère ?

Toutefois, la mort de Julia, en décembre 1832 à Beyrouth, puis le retour de sa dépouille jusqu'au tombeau de Saint-Point, ne manquera pas d'ébranler la foi d'Alphonse et de contrister Marianne...alors que ce pèlerinage en Orient aurait dû les stimuler.

⁴ Correspondance Lamartine-Virieu, 3/1821-1830. Textes réunis, classés et annotés par Marie-Renée MORIN

Bibliographie

CROISILLE Christain, *Correspondance d'Alphonse de Lamartine, Lettres d'Alix de Lamartine, Lettres de Louis de Vignet*, Paris, Ed Honoré Champion, 2008.

DOMANGE Michel, *Le petit monde des Lamartine, Une famille, Une époque (1770-1820), Un génie naissant*, Ed du Nant d'Enfer, nd.

JUSSIEU de SENEVIER, Valentine de. *Les confidences de Madame de Lamartine à ses filles*, Ed. Poésie et Critique, 1957.

LATREILLE Camille, *La mère de Lamartine*, Paris et Bruxelles, Librairie Nationale d'Art et d'Histoire, G. Van Oest, Editeur, 1925.

LAMARTINE Alphonse de, *Les Confidences*, Paris, Pagnerre - Furne et Cie - L. Hachette et Cie, Libraires Editeurs, 1877.

LAMARTINE Alphonse de, *Le manuscrit de ma mère*, Paris, Hachette et Cie – Furne, Jouvet et Cie, Editeurs.

LAMARTINE Alphonse de, *Mémoires de jeunesse 1790-1815*, Collection IN-TEXTE, Ed.Tallandier, 1990.

LEVAILLANT Maurice, *Lamartine et l'Italie en 1920*, Flammarion Editeur, 1944.

LUPPÉ Marquis de, *Les travaux et les jours d'Alphonse de Lamartine*, Paris, Ed Albin Michel, 1942.

MORIN Marie-Renée, (Textes réunis, classés et annotés par), *Correspondance Lamartine-Virieu, 3/1821-1830*, Librairie Honoré Champion, Paris, 1998